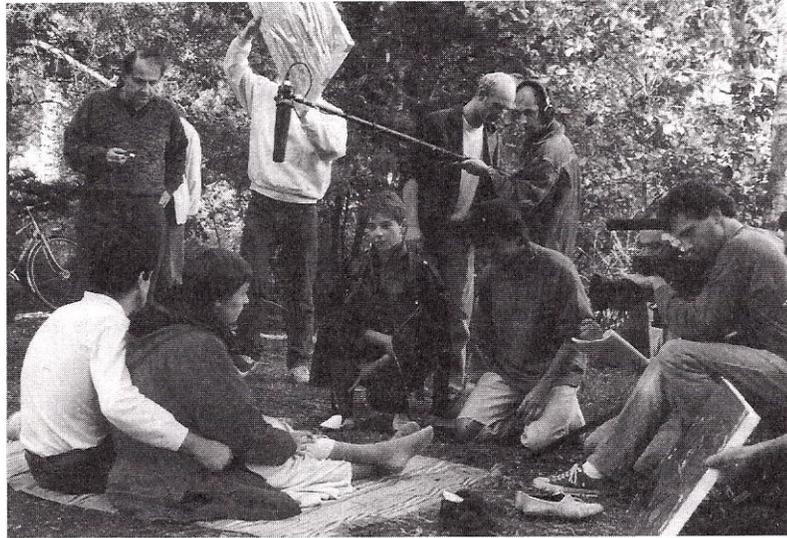




AUTOPSIE D'UN ÉCHEC

Les limites du cinéma d'amateur



Préparation d'un plan. A la caméra, Benoît.

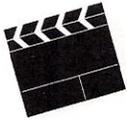
Celui qui ignore tout du cinéma a du mal à imaginer le travail que peut représenter la réalisation d'un film de fiction.

Divers documents vus çà et là, à la télévision ou dans les magazines, rendent déjà compte de la complexité de l'entreprise, regroupant parfois une centaine de personnes, rien que dans cette véritable ruche que constitue un tournage professionnel.

Le cinéaste amateur, pour réaliser son film, doit lui aussi passer par un terrible «parcours du combattant», d'autant plus périlleux qu'il place la barre de ses exigences assez haut.

Car ses moyens et sa disponibilité restent toujours ceux d'un «cinéaste du dimanche», tout comme ceux des amis bénévoles qu'il a su plus ou moins motiver autour de lui.

Charles Ritter, qui n'est pourtant pas néophyte en la matière, a tenté sur son dernier projet de pousser d'un cran ses exigences, c'est-à-dire les contraintes et les risques. Mais cette fois, la corde s'est cassée, forçant ainsi l'auteur à une réflexion de fond sur sa relation avec le cinéma d'amateur dont il a pourtant toujours ardemment défendu la cause. Il nous livre ici le récit de sa dernière expérience en date.



Charles RITTER

Ce n'était pas prévu, c'est venu comme ça, tout à coup. Je n'avais qu'une idée vague, très très vague, de ce que serait mon prochain film, en ce mois d'avril 1992. Et sans prévenir, la cristallisation s'est opérée, je n'avais plus qu'à cueillir le scénario comme on cueille un fruit mûr. C'était devenu évident et simple. Je tenais enfin mon premier scénario «bergmanien» que je rêvais de faire depuis quelques années.

La grande retrospective des films de Bergman, au *Saint-André des Arts* en 1988, m'avait ébloui. J'avais déjà eu l'occasion de voir «*Le septième sceau*», «*Cris et chuchotements*» et deux ou trois autres films au ciné-club d'Antenne 2 auparavant. Mais là, ça avait été la révélation. Les vingt-cinq films projetés à cette occasion, je les avais tous vus au moins deux fois. Je restai confondu devant l'intelligence de la mise en scène, la pertinence et la qualité des scénarios, les dialogues découpés au scalpel, la richesse des situations et de la psychologie des personnages. Je m'y retrouvais totalement, tantôt dans cette lucidité caustique ou amère du propos, tantôt dans cet extraordinaire enthousiasme, cet humour et cette indulgence qui permettent à la vie de reprendre joyeusement le dessus. Et les femmes ! Ah, personne n'a jamais aussi bien parlé des femmes, ni aussi bien filmé leur beauté, leur force, leur fragilité que Bergman. Si seulement je pouvais faire un film qui n'arrive ne serait-ce qu'au niveau de sa cheville. En tous cas, inconsciemment, le mécanisme avait dû se mettre en route.

J'écris donc le scénario et les dialogues, en une douzaine d'heures, mais étalés sur presque deux mois. Cool. Je ne pense pas du tout à le réaliser déjà cette année, ou plutôt cet été, comme l'exige l'histoire. Un peu juste pour la préparation, et surtout, un obstacle de taille : le financement. Pas question de réaliser ce «grand» projet en super 8, en 16 inversible ou en vidéo amateur. En 16 mm négative, pour ce film que j'évalue à quarante minutes de durée (!), il

faudrait au moins 60 000 francs, rien que pour les frais de pellicule et de labos. Avec, bien entendu, une équipe intégralement bénévole et le matériel de tournage gratuit, au club ou ailleurs. Je ne dispose, dans ma tirelire, que du dixième de cette somme. Mais je ne m'affole pas, on verra d'ici l'année prochaine. A moins... qu'une autre solution puisse être envisageable, au rapport qualité-coût satisfaisant : tourner en support vidéo Betacam, que je pourrais négocier à moindre coût ou en prêt chez une connaissance à Château-Thierry, ou encore dans un service Télécom à Paris.

Bonheur et panique

Fin mai, le Concours national de la Fédération à Pau. Je rencontre la mère de la comédienne Ann-Gisel Glass. J'avais déjà vu l'actrice à deux occasions (festival de Sarlat, soirée courts-métrages au *République*), il y a quelques années. Mais, même de loin, (elle est toujours très entourée en public), son charme étrange ne m'avait pas laissé indifférent. Charme que j'avais retrouvé dans ses films tels que «*Désordre*» (Assayas), «*La tentation d'Isabelle*» (Doillon) ou «*Travelling avant*» (Tacchella) dans lesquels elle joue le principal rôle féminin.

A tout hasard, je demande à la mère de l'artiste si sa fille tourne toujours dans des courts. Elle me répond oui, et me donne l'adresse de son assistante pour lui envoyer mon scénario. Une semaine après avoir posté le projet, coup de fil à son bureau, sans trop y croire. C'est Ann-Gisel qui me répond, elle cherchait à me joindre depuis deux jours.

Sa réponse est enthousiaste. Je me pince, je crois rêver. Mais je m'empresse de l'avertir :

- «*Nous sommes une association d'amateurs. Les moyens et les conditions de tournage seront loin d'être parfaites.*»

- «*Ce n'est pas grave. Je trouve le scénario très beau. J'ai envie de faire ce rôle.*»

- «*Toute l'équipe est bénévole...*»

- «*Je n'ai jamais demandé d'argent pour un court-métrage et*

ce n'est pas maintenant que je commencerai.

On tourne quand ?-

- «*Euh... (vertige) ...en septembre.*» (Ça me laisse du temps, tout le monde sera revenu de vacances, et l'arrière-saison est toujours belle.)

- «*Ça tombe très bien, j'avais un projet en Italie qui est annulé. Donnez-moi vos dates précises très rapidement, pour les bloquer. D'ici une semaine, ça va ?*»

- «*Euh... (re-vertige) ...ça ira, c'est promis.*»

Bonheur et panique.

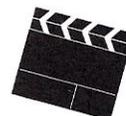
Nous sommes le 2 juillet. Courant juin, j'ai pu savoir que le prêt gracieux de l'unité de tournage Betacam convoité, aux Télécoms de Paris, est possible encore cette année. Aucune garantie pour l'année prochaine. Donc : Ann-Gisel Glass + Betacam = je fonce. Je mets le projet sur les rails. Benoît Labourdette, seule personne connue de moi sachant utiliser ce type de matériel professionnel, se déclare prêt à tenter une nouvelle aventure avec moi, un an après «*La simplicité des choses*».

• «*Domage quand même de ne pas le faire en support cinéma, ça aurait été plus intéressant.*» Normal, c'est un pro, mais il s'engage et je ne me fais plus de souci de ce côté. Pour qu'il reste motivé, je reste attentif à ses exigences de «chef-op'», et pour cela, prêt à m'engager sur des dépenses «lumière» peu habituelles dans une structure amateur : location de projecteurs HMI en extérieurs, achat de gelatine orange 85 et spoon, etc. Coup de fil de l'agent d'Ann-Gisel. Aïe, qu'est-ce qu'il me veut ? A tous les coups, il n'est pas d'accord pour laisser tourner sa protégée à l'œil.

• «*Monsieur Ritter ? Ann-Gisel m'a mis au courant de votre film... et je suis heureux qu'elle ait accepté d'y jouer. [...] Vous savez, je suis dans un comité de lecture de scénario au CNC, et il est assez rare d'en voir passer des intéressants et bien écrits comme le vôtre.*

N'en jetez plus !

Sur quatre comédiens, trois sont trouvés. Outre Ann-Gisel, Marie-José Faigniez (encore une pro que le scénario a convaincue)



dans le rôle de Cerise ne semble faire aucune difficulté. Merci le fichier de comédiens à l'Agence du Court-métrage. Dans le rôle de Max, le choix de Gérard est assez évident. Il a du talent, il est très motivé. Même s'il aura, au début, des difficultés à comprendre (ou plutôt à accepter) son personnage. Il me reste à trouver mon Mathieu, monter l'équipe technique, trouver une gare non loin de Paris où circulent des autorails, trouver les figurants, régler le problème de la scène chantée (playback instrumental ou non ?), organiser l'intendance et la «régie pique-nique», rassembler le matériel nécessaire au bon moment au bon endroit, faire le repérage des décors extérieurs, négocier pour les décors intérieurs, faire le tour

de tous les accessoires qui «jouent», trouver quatre vélos et le moyen de les transporter, répéter avec les comédiens, choisir leurs costumes suivant la scène, étudier le problème de transport de notre grue artisanale (location d'une camionnette ?), etc. C'est difficile mais très faisable, d'autant que j'ai résolu le problème Betacam (le matériel, et l'opérateur compétent).

Les grandes manœuvres

Au club, je fais part de mon intention de tourner le film en septembre. Les choses se gâtent. Daniel a prévu le tournage de son propre film, ce mois-là, depuis le

printemps. Mais je pense qu'un compromis est possible, puisqu'il n'a pas beaucoup d'extérieurs. Pour ma part, je fais comprendre que la chance d'avoir Ann-Gisel se limite à septembre, et que le filon Betacam ne sera sans doute plus valable l'an prochain. Bref, c'est maintenant, ou peut-être jamais. Daniel est d'accord pour reprendre ses intérieurs plus tard, mais comme la météo de septembre ne lui inspire pas confiance, il préfère garder les deux premiers week-ends pour lui. Il ne pourra pas tourner en août, contrairement à ce que j'imaginai, Sylviane, son actrice, n'étant pas disponible. La météo de septembre ne me fait pas peur, mais il est indispensable d'intégrer les vendredis dans les week-ends des 19/20 et 26/27. Avec le week-end des 3/4 octobre, je trouverai bien les trois jours de soleil estival nécessaires pour mes extérieurs parmi ces huit journées ; ça me paraît raisonnable.

Reste à trouver une équipe motivée et compétente pour ces journées (surtout les vendredis), alors que certains ne se sont pas encore remis du tournage, très éprouvant, de Philippe en juin dernier, et sont encore sollicités pour le tournage de Daniel. Je ne m'inquiète pas, puisque je recrute beaucoup à l'extérieur : Benoît, la bande à Philippe et Isabelle. Mais l'utilisation du matériel et la présence de Gérard comme comédien est commune à nos deux tournages. Daniel me met en garde : «deux tournages en un mois, c'est casse-gueule, ça ne sera pas possible». Je vois rouge : dois-je abdiquer, alors que je tiens une double opportunité en or ? Pour la première fois depuis que je connais Daniel, je m'accroche avec lui. Ça va mal. D'autres réactions autour de la table me font sauter des gonds ; je gueule. Didier arrive à la rescousse en résolvant le problème des lieux de tournage. Mon projet passe tout juste, mais ce passage en force aura été un signe dont j'aurais peut-être dû tirer déjà des conclusions. La collaboration d'une artiste comme Ann-Gisel n'a pas provoqué le surplus de motivation que j'avais espéré. Didier répétera d'ailleurs, à chaque prise de risque : «N'oublie pas qu'on

Le portrait de Viry-Chatillon : Ann-Gisel Glass et son partenaire.





est des amateurs». Il n'a pas tort, je sens bien que derrière moi, on a du mal à suivre.

A force d'entendre que je vais au casse-pipe concernant la météo fin septembre, j'essaie de négocier le week-end des 12/13 qui risque d'être libre pour Daniel, le tournage de son film ayant démarré finalement le 29 août. Peine perdue : je vivrai très mal ce week-end dont la météo estivale ne profitera à personne. Mais je ne peux pas lui en vouloir, il préserve les meilleures conditions pour son premier «grand» film. Il est allé jusqu'à me proposer d'annuler son propre tournage, sacrifice qu'il était hors de question pour moi d'accepter. Je persiste à croire qu'il y a moyen de caser mon tournage entre le sien et la fin de disponibilité d'Ann-Gisel, début octobre. Première (et fatale) erreur. Entre-temps, j'ai abandonné la séquence-grue, trouvé mon «Mathieu», répété avec mes comédiens, négocié des cassettes gratuites (mais recyclées, seront-elles bonnes ?), convaincu Didier de tourner certains intérieurs chez lui, motivé Isabelle pour faire l'intendance et la régie pique-nique le premier week-end, organisé les transports pour les non-motorisés.

Aux répétitions, Bernard n'est pas complètement convaincant dans le rôle de Mathieu. C'est peut-être mon dialogue qui cloche, il a des scènes difficiles. Je n'ose pas faire marche arrière, le remercier et chercher quelqu'un d'autre. Deuxième erreur.

Vendredi 4 septembre, première rencontre et dîner avec Ann-Gisel Glass. Sa personnalité me déroute et me charme en même temps. C'est la véritable artiste, qui cultive les paradoxes. Tenue très décontractée et Mercedes intérieur cuir et bois. Bavarde mais attentive, très simple mais très classe, chaleureuse et distante, spontanée et mystérieuse, très forte et pourtant fragile quelque part. Elle fera une Sylvie parfaite. On parle de tout et de rien. Quelques remarques très précises et pointues sur les dialogues. Très «pro». Je suis aux anges.

Jeudi 10, répétition générale à Beaujon, avec Ann-Gisel cette fois. Bernard et Marie-José sont un peu intimidés, Gérard a son



Indication de cadre à Didier.

humour habituel, nous sommes tous ravis : notre «star» joue parfaitement le jeu. Beaucoup de charisme, mais elle reste simple. Epatant.

Vendredi 11, séance de photos au parc de Viry-Châtillon. Il faut réaliser le portrait de vacances Mathieu-Sylvie qui sera filmé en gros plan dans une scène. Bernard semble à l'aise avec Ann-Gisel, devant l'objectif. Je suis rassuré. Mais je remarque que Bernard «colle» un peu naïvement sa partenaire. Ann-Gisel gardera une distance que Bernard vivra assez mal, pendant le tournage. «*Il a tendance à mélanger le plateau et la vie*», me dira Ann-Gisel plus tard, à juste titre. Je mettrai en garde et rassurerai Bernard à ce sujet, lorsqu'il se sentira un peu exclu.

Bricolage de l'équipe

Le jour *J* approche : le vendredi 18, c'est dans trois jours. Sur huit heures de présence à mon travail, je passe cinq à sept heures à travailler à mon film. Heureusement que c'est cool avec les collègues ! Je téléphone à Cininter, RVZ, Lumex, Transpalux pour connaître la solution la plus adaptée en matière de HMI autonome sur batterie.

Second repérage des gares à autorail, entre Meaux et La Ferté-Milon. Bien entendu, durant tout ce temps, il faut assurer le suivi de la préparation de notre soirée publique cinéma à Raspail, le 9

octobre. Gérard me donne un coup de main.

Cependant, je reste optimiste. Les problèmes se règlent doucement, il ne subsiste que l'inconnue de la météo, mais j'ai étudié tous les cas de figures s'il pleut.

L'équipe est montée, mais constituée par autant d'«extérieurs» au club que d'adhérents, comme déjà sur le film de Philippe en juin. Les Isabelle Charvet, Stéphane Schmidt, Marc Borg, Stéphane Poli, Céline Coutin sont plus motivés et disponibles que les Daniel, Didier, Marcel, Georges, Paul. Malheureusement, les premiers n'ont pas l'expérience des seconds. Mais il faut que je ratisse large, il faut du monde, surtout vendredi.

Saut vite-fait mardi soir à Othis chez Didier. Claudine, sa femme, ne regardera pas les photos d'Ann-Gisel que j'ai prises vendredi dernier. La perspective de tourner les intérieurs dans sa maison n'a pas l'air de l'enchanter. Je la comprends : le tournage en appartement, c'est toujours un peu le «bord...», sans compter les risques de casse. Didier est plein de bonne volonté, mais je sens qu'il a dû lui-même négocier serré. A «J-2», mercredi matin, Benoît m'annonce qu'il sera indisponible tout le week-end pour raisons professionnelles (donc prioritaires). Le coup de poignard. Décidément, ce projet est maudit. Il faut trouver un opérateur Betacam bénévole en deux jours, ou abandonner. Le reste de la journée se passe en coups de fil hystériques et déses-



pérés, à Sens, à Château-Thierry. Didier cherche de son côté. Mes maigres pistes tombent une à une, mais finalement Benoît me promet son samedi. Grande discussion et mise au point sur les attentes et la motivation d'un «chef-op'» professionnel comme lui dans un tournage aux moyens amateurs, de surcroît en vidéo avec diffusabilité certainement restreinte. Est-il possible de bricoler l'équipe pour vendredi et dimanche ? Vendredi, les techniciens Télécoms apporteront le matériel : pourront-ils faire «chef-op'» et nous expliquer le fonctionnement de la mixette son (ça la fout mal, tout ça) le vendredi ? Oui, jusqu'à 15h /16h. Pourvu que Didier puisse arriver l'après-midi. Et dimanche ? Didier semble sûr de lui pour comprendre l'utilisation de la Beta d'ici là, et je lui fais confiance, d'autant plus qu'il pourra faire joujou avec le soir, chez lui. N'empêche, trois chef-op' en trois jours, ça n'est pas très sérieux. Qu'en penseront nos deux artistes de tous ces bricolages improvisés, et les deux gars des Télécoms qui nous prêtent pour trois jours une caméra de trente briques ? La crise de confiance, la perte de crédibilité risquent de menacer sur le plateau, dès le premier jour. Mais je tiens bon, on verra.

Jeudi 17, à «J-1», avec Isabelle, nous allons faire les courses (elle n'a pas d'auto) : de quoi préparer le pique-nique filmé, et l'intendance pendant deux jours pour douze personnes. Elle a un empêchement dimanche, il va falloir improviser, avec Jacqueline, peut-être, enfin on verra. L'après-midi, direction Le Plessis-Robinson, chercher chez Lumex le HMI 270W avec une batterie dont on me promet une autonomie d'une heure et demie. Le gars de Lumex m'explique vite-fait le fonctionnement de ce bazar, il va falloir que j'assure, là aussi, seul. Le soir, je mets en charge et consulte une n-ième fois «3615 météo».

Davantage d'imprévu que de prévu

Vendredi 18, c'est le jour J. J'avais fixé, pour les trois jours, le rendez-vous à Ermenonville à 7 h 30 le matin, ce qui a obligé certains à se

lever avant 5 h. Les «anciens» savent très bien qu'il faut compter au moins deux heures d'installation avant de tourner la première prise. Or, avec un soleil déjà automnal, un programme chargé et un décor ombragé, je ne peux pas me permettre de commencer à tourner à 11 h ou midi. J'espère que mes plans de route sont suffisamment clairs et précis pour tout le monde.

6 h du mat', j'ai des frissons, le ciel est dégagé et je fais un détour par Lagny pour récupérer Isabelle, Stéphane et Marc avec le pique-nique et l'intendance.

7 h 50 : nous autres amateurs arrivons avec un quart d'heure, une demi-heure de retard, alors qu'Ann-Gisel nous attendait depuis 7 h 20. C'est pourtant elle qui avait le plus long trajet (plus de cent kilomètres), et elle revenait d'un tournage à Bruxelles la veille. Marie-José ne sera là que vers 13 h : si elle avait séché son job ce matin à Rungis, elle aurait perdu 800 balles. On commencera par les plans 50, 52, 53, 54A et 56B, où on ne la voit pas.

Consternation : la clé du parc, fournie par le responsable, n'ouvre pas. On a l'air con. Négociations, palabres, petits accrochages avec les pêcheurs de cette enceinte privée de l'ADP, je n'ai pas d'autorisation formellement écrite à leur montrer. Céline, la maquilleuse, arrive avec deux heures de retard, les comédiens l'attendaient.

Le temps tourne au gris.

On me fait savoir que les deux batteries-ceintures de caméra ne

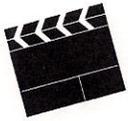
suffiront pas pour une journée de tournage. Il va falloir en louer une ou deux supplémentaires pour les jours prochains. Où-qui-quand-comment ? Je n'ose encore pas me poser la question, mais je devine déjà la réponse. La lampe HMI ne fonctionne pas, s'éteint au bout de quelques secondes, en pleine prise. Tant pis, on s'en passera. Beaucoup de monde sur ce plateau, beaucoup trop. Les deux seuls qui assurent assez bien, ce sont Thierry et Olivier, des Télécoms, qui n'étaient censés venir que pour apporter leur matériel. Ceux qui ne sont pas très utiles rechignent à faire des courses, pourtant indispensables, au village voisin. Décidément, j'emmerde tout le monde. C'est mon dernier film. Craché-juré. Je dis ça à chaque fois. Je me sens très seul. Abandonné de tout. Ne pas le faire voir.

Négociation improvisée avec le gardien du lieu pour obtenir sa barque le lendemain. Il n'a pas l'air facile, il grommelle et sent l'alcool. On lui offre un verre de rouge et tout s'arrange.

On tourne le premier plan vers midi. Une heure après, tout le monde a faim, il faut faire le break. A 3 h 1/2, Thierry et Olivier nous quittent. Quelques gouttes de pluie tombent. Le plus raisonnable est de remballer, il fait trop sombre, l'image est très plate dans le moniteur. Bilan de la journée : sept plans en boîte sur les cent-huit que comporte le film. Le fantôme de l'abandon me hante,

Contrôle des scènes par moniteur.





pour la seconde fois. Face aux autres, il faut positiver. Demain, il y aura Didier, Daniel, et surtout Benoît. Nous avons une chance de rattraper ce retard, d'autant que la météo s'annonce favorable. J'arrive, in extremis, à 18 h 50, chez Videoplus à Saint-Ouen pour louer une batterie-ceinture supplémentaire. Marcel a pu ramener Isabelle et les autres à Lagny. J'irai à nouveau les chercher demain matin. Mais aussi Céline, qui habite derrière Esbly. Ma voiture — ou plutôt celle, prêtée, de ma frangine — sera chargée à bloc. Je fais un peu le point côté finances, je ne sais plus où j'en suis avec tous ces chèques de caution que je signe à droite à gauche. Ne pas oublier de dire à Isa de nous laisser le thermos pour dimanche. Préparer le planning des prises pour demain, en y intégrant les inconnues «présence soleil», «disponibilité barque», «possibilité de tourner les plans «vélos» et les plans «guitare»». Au fait, play-back ou pas ? Zut, j'ai oublié d'acheter les piles pour le Uher. Tenir.

Négocier, encourager, rassurer

Samedi 19, crochet par Lagny, puis par Esbly. Il est déjà 7 h 20 : retard. Coup de fil chez Didier, qu'il parte à Ermenonville tout de suite. Pas le temps de passer par Othis, pourra-t-il tout transporter ? Il faut que lui au moins soit à l'heure devant la grille. C'est sûr que Moreau sera là, avec la bonne clé ? Trop tard, Ann-Gisel est déjà là, toujours ponctuelle. Elle rit, nous charrie, mais je m'en veux terriblement : un réalisateur qui arrive régulièrement en retard, dans une auto chargée à bloc, ça n'est pas sérieux. Je me juge impardonnable. Céline est là : maquillage immédiat. Benoît est là, Didier et Daniel aussi. Ça me rassure. Si on ne tourne pas une bonne vingtaine de plans aujourd'hui, ça sera quasiment foutu.

Relecture des plans d'hier dans le viseur de la caméra : surprise, les images sont pleines de «bruits» dans les brillances. Images réellement inexploitablement ou défaut électronique en relecture ? Dans le doute, il faut tourner. Discrétion

absolue auprès des comédiens. Sylviane revient du village avec le thermos plein de café : on le lui a fait payer au prix de la tasse.

Toujours la même crasse dans le ciel, ils avaient pourtant annoncé du soleil.

Jusqu'au break-déjeuner, vers 14 h, je nous vois très très mal barrés. Encore le fantôme de l'abandon, pour la troisième fois. Non, ce serait le désarroi général, la consternation, l'incompréhension, un lamentable foirage, une lâcheté. Ils sont douze à me suivre, à me faire confiance, à se donner. Mais dans ma tête, ça commence à flancher quelque part.

Vers 14 h, soleil. Ça tombe bien, je comptais tourner une séquence qui n'est pas raccord-lumière avec ce qui a été tourné vendredi. Je retrouve la pêche, les comédiens et l'équipe aussi.

Benoît est efficace, Marie-Jo assure bien sa scène difficile. Ann-Gisel est formidable : non seulement elle joue parfaitement, mais elle trouve des accessoires, nous fait des suggestions pertinentes, repère des erreurs de script. Mes trois pros font preuve d'un grand sérieux, ce qui n'empêche pas la bonne humeur sur le plateau. Gérard est excellent, les scènes à quatre fonctionnent bien. Je regroupe beaucoup de plans, on verra plus tard pour les inserts. Attention aux raccords, les objets ne cessent de changer de place sur la nappe du pique-nique. Priorité absolue aux plans larges.

Non, changement de programme : on va tourner tous les plans où apparaît Ann-Gisel, elle n'a fait qu'un seul plan de la matinée et on me la signale un peu impatiente. Regrouper les contre-champs sur elle, au diable les difficultés de script et les raccords-lumière. D'autant plus que je viens d'apprendre qu'elle ne sera pas disponible dimanche 4 octobre, ce qui m'inquiète beaucoup. Benoît me confiera plus tard que c'est là qu'il avait senti la maîtrise du film commencer à m'échapper. Du soleil (timide) jusqu'à 18 h 30, c'est un miracle. Nous avons tourné seize plans, je crois, avec de nombreuses prises, quatre à cinq en moyenne. Demain, c'est le référendum. Rendez-vous ici à 10 h, ceux qui voteront le feront le matin. Merci Sylviane, de faire les courses demain matin. Oui,

Jacqueline s'occupera du riz. J'achèterai des biscuits et du chocolat. Donne-moi le ticket de caisse, je t'envoierai un chèque. Oui, amène la guitare demain, Didier. Tiens, Céline a oublié sa trousse de maquillage dans ma voiture. Quelqu'un a vu la craie du clap ?

Dimanche 20. Ouf, Didier assure plutôt bien à la Beta. Le soleil ne percera pas. Stéph et Philippe ont le sentiment d'être inutiles. Si on ne les appelle pas ils sont vexés, si on les appelle ils se font «ch...». Discussions, mises au point. Stéphane (Schmidt) assure très bien au son, et il sera là les trois jours du prochain week-end ; le son devrait donc être le seul poste avec une (presque) continuité d'opérateur. Scène guitare : le play-back enregistré sur Uher ne colle pas du tout. Ann-Gisel, déjà la veille, se bloquait totalement : elle a appris la chanson dans une autre version, et de toutes façons, elle m'avait prévenue, elle ne sait pas chanter, voilà. Négociateur, encourager, rassurer. Gérard fera semblant de jouer, Marc fera le play-back «live» hors-champ en s'adaptant au registre de voix d'Ann-Gisel. Grosse perte de temps, mais ça passe bien, et ça amuse tout le monde. J'aime beaucoup avoir Ann-Gisel et Marie-Jo à l'image, juste toutes les deux, en plan serré. Leurs rires, leur complicité, ça passe très bien ; elles sont belles et émouvantes. L'espace de deux secondes, je me sens un peu Bergman au milieu de Liv Ullmann / Ann-Gisel Glass et Bibi Anderson / Marie-Jo Faigniez dans *Persona*. La scène est en boîte, le les embrasse, je les aime.

Break-déjeuner. Pas de soleil pour la séquence-barque. Tant pis, il faut avancer. Mais il faudra absolument du soleil pour le final et la séquence-vélos, au moins ça. 6 h du soir, on remballé. On a avancé, mais c'est loin, très loin, très très loin d'être joué. «N'oublie pas qu'on est des amateurs».

L'épreuve des rushes

Lundi matin, voiture bourrée à bloc, je vais rendre :

- 1) toute l'unité de tournage Beta à Montparnasse
- 2) le kit HMI inutilisé au Plessis-



Robinson (je gueule, ils ne me font pas payer les 2 500 balles)
3) la batterie-ceinture à St.Ouen chez Videoplus.

Didier a appelé à mon bureau pour prévenir mon retard, moins grand que prévu : seulement trois heures.

Mardi, je fais le point, et je décide de laisser tomber. Mais c'est une décision «molle». J'appelle Benoît, qui m'encourage et me fait revenir sur ma décision. Le cœur n'y est pourtant plus, mais je m'accroche. La situation n'est pas désespérée, elle est simplement très très très difficile. Nuance.

Mercredi soir, réunion club. Quasiement personne ne s'en souvenait. Bien sûr, ça n'avait pas été explicitement annoncé dans un «Cinéclip». Paul était en vacances, et je n'ai pas eu le temps d'en écrire un. Pourtant, c'est le quatrième mercredi du mois. Marcel et Daniel sont là, par hasard, pour travailler une vidéo. Je fais les courses pour le casse-croûte, avec Georges cette fois. Mailing de neuf-cents envois, nous sommes cinq : Georges, Alain, Marie-Claire (une nouvelle), André Lambert et moi-même. J'appelle Marcel et Daniel à l'aide. Où sont les autres, où sont les «jeunes»? Je suis très agacé.

Jeudi 24, veille de tournage du second week-end. Ça passera très très juste ou ça cassera. Mais en me levant ce matin-là, je ne pensais pas que la journée allait être déterminante à ce point, pour pas mal de choses. A 11 h, je touche enfin Thierry qui me dit de venir chercher le matos, et ce avant 15 h 30. A 11 h 30, je préviens les collègues que je prends mon après-midi, ça se passe bien. Midi, je suis chez Video-prestations pour commencer à copier les rushes en BVU : voilà l'occasion de voir confortablement une bonne partie de ce qui est en boîte. L'image est superbement piquée, très belle parfois, très homogène dans les contrastes et la lumière. Cependant, quelques déceptions :

1) J'ai trop regroupé de plans en un seul, je m'aperçois que tous mes plans et inserts prévus sur le papier sont indispensables, ça manque beaucoup, c'est trop statique, je vais droit vers une mise en scène très pauvre.



Play-back instrumental «live».

Mais respecter tous les plans prévus prendra beaucoup de temps. Or nous avons déjà une journée de retard sur trois jours.

- 2) On remarque l'absence de soleil, les couleurs ne pétent pas, c'est un peu plat, les comédiens sont tous en manches longues. Je ne perçois rien de l'ambiance soleil-chaleur qui m'étais chère à construire.
- 3) Bernard n'est pas à la hauteur des trois autres. On sent un manque de présence, de personnalité, de séduction. Il faut bien sûr un Mathieu doux, rêveur, rassurant, mais qui reste tout de même suffisamment «mûr» pour qu'un personnage comme Sylvie puisse crédiblement s'y attacher et se sentir sécurisée. Et Ann-Gisel a tellement de présence... Dans certains plans, Bernard semble presque niais. Comment ai-je pu laisser filmer ça, où avais-je la tête? Je m'en veux, je m'en veux !

Cinquante minutes pour faire le trajet «Porte de Clignancourt - Montparnasse» : la circulation à Paris, c'est une folie. J'embarque la Beta aux Télécoms Paris, en leur signalant qu'il me la faudrait le week-end des 3/4 octobre. On me dit oui, mais je sens qu'il ne faudra pas pousser le bouchon trop loin.

A Boulogne, chez Cininter, je loue un 2kW Fresnel. On m'en sort un, de taille impressionnante. Si Claudine voit cet engin dans son salon, elle sera horrifiée. Je n'ose

pas penser plus loin. J'achète du spoon et de la gélatine : ça, par contre, ça resservira toujours, je le ferai passer sur le compte du club, en accord avec l'animateur (que je suis) et le trésorier de l'atelier cinéma (que je suis aussi).

La machine s'emball

A 19 h, arrivée chez moi, épuisé. Je croule sous tout ce matériel qu'il va falloir préparer ce soir, charger dans l'auto demain, à 6 h du matin, vraisemblablement sous une pluie battante. Jamais je n'ai vu les prévisions météo aussi unanimement pessimistes, il fait d'ailleurs dégueulasse depuis lundi. Saut rapide chez le photographe chercher l'agrandissement du portrait Mathieu-Sylvie. Je n'aurai qu'une seule place demain dans ma R5, grand maximum. Philippe pourra-t-il chercher Isa, Stéphane et Marc à Thorigny? Ce sera à moi de faire le crochet par Esbly, pour Céline. Charger les batteries de la V800 pour le «film du film». Le planning pour le week-end que j'ai envoyé en quinze exemplaires l'avant-veille n'était déjà plus valable deux heures après l'avoir posté. Il risque de changer encore une fois ce soir : appeler tout le monde et expliquer.

Discussion avec Didier : faut-il maintenir le rendez-vous à Crouy le matin (extérieurs), y casser la croûte, et partir à Othis chez lui pour y commencer les intérieurs?



Paul et Edmonde, avec l'intendance, ne sont pas disposés pour venir dès 9 h là-bas (quatre-vingts kilomètres de chez eux). Très sympas d'être revenu de vacances quelques jours plus tôt pour le film, je n'insiste pas. Qui s'occupera du café ? Mais le temps s'annonce tellement mauvais que la séquence Crouy sera une perte de temps. Je nous vois arriver dès 9 h pour ne rien faire, attendre sous la pluie le délai minimum de 13 h 30 où Didier nous laisse le champ libre pour tourner chez lui. Avec Didier, nous tournons et retournons le problème dans tous les sens.

On laisse tomber le risque Crouy, c'est OK pour tourner les intérieurs chez Didier dès le matin. Il nous laissera les clés, c'est un gros cadeau qu'il me fait. Claudine est d'accord, mais uniquement lorsqu'elle et ses enfants ne sont pas là, c'est-à-dire entre 8 h 30 et 11 h 30, puis entre 13 h 30 et 19 h. Pas question aussi de casser la graine à douze à l'intérieur (mais s'il pleut ?, bon, bref...), et, de toutes façons, no cigarettes. Exit la solution pique-nique, mais Paul et Edmonde ont déjà fait les courses, tant pis ce sera pour samedi. Mais ils devront être là dès le matin, pour «faire la police» et veiller que tout se passe bien. Reste donc la solution «restau» à midi : chercher, réserver ; énorme perte de temps ; qui va payer la note ? Chacun la sienne et défrayer de 50 F ? de 30 F ? Je me vois déjà distribuer les pièces à chacun. Où faire de la monnaie ? La banque d'à-côté est-elle encore ouverte ? Le délire. Les problèmes logistiques tournent au délire total. La folie. Où est mon film ?

Dernière dose de photo-satellite : pluie, vent, etc. La machine s'emballe. Ah oui, le restau. Fresnel. Rushes. Mathieu. Céline à Esbly. Varipole de quatre mètres à coincer dans l'auto. «Didier nous a demandé de ne pas fumer». Rallonges ? Café ? Verres en plastiques ? La clé de chez Didier. Manque de K7 Beta ? Horaires de passage de l'autorail à Crouy. Patates ou riz ? Attention, costumes différents pour cette scène. Figuration devant gare ? Pas de gouttière sur la R5 pour y mettre une galerie pour vélos. Truquage

ciel étoilé en vidéo ? La vieille clé de Moreau à ramener. Jour de congé pour Gérard vendredi prochain ? On recherche décapsuleur. Petit jack ou gros jack ? Trois ampères maximum pour ces deux prises. Marie-Jo a-t-elle pensé aux boucles d'oreilles ? Tourner a-bso-lument les plans de coupe 48A, 48B. «N'oublie pas qu'on est des amateurs». Quelqu'un a trouvé la craie du clap ?

C'est fini. Fini. Je suis vidé. Pour un bon moment, je crois. Il n'y a plus de mettreur en scène : le régisseur-chef-électro-chef-machino-premier-et-second assistant-accessoiriste l'a bouffé. Si au moins il restait une chance de terminer le film, sans le bâcler, j'aurai persévéré. Non, il faut tout arrêter, à temps, proprement, plutôt que foirer lamentablement en cours de week-end. Ne pas reculer une échéance devenue évidente. Je tiens trop à ce scénario, il faudra repartir sur des nouvelles bases, plus tard. Avec ou sans Betacam ? Avec ou sans Ann-Gisel ? Peu importe, mais arrêter maintenant, tout de suite. Mais ma décision est molle, encore une fois. Je dis «c'est fini», mais dans ma tête, je cherche encore des solutions. L'inertie, sans doute. Je me fais violence, vers 21 h, pour annoncer, en premier à Didier, ma décision.

Série très pénible de coups de fil jusqu'à 23 h 30, pour annoncer que je jette l'éponge. Les réactions les plus déçues et les plus désolées viennent, paradoxalement, de mes trois pros qui croyaient le plus au projet. Les arguments que je développe finissent par persuader, définitivement, la petite chose en moi qui y croyait encore. Je suis à la fois très abattu et très soulagé. On ressent peut-être ce genre de chose au moment de mourir ?

Le vide

Ce week-end des 25/26/27 septembre sera un des plus beaux week-ends de cette fin d'été. Cette ironie un peu cruelle ne me fera pourtant pas regretter ma décision de la veille. En tous cas, j'aurais appris à ne plus du tout, mais alors plus du tout me fier aux prévisions météo, y compris à «J-1».

Je passe mon vendredi à ramener :

- 1) l'unité de tournage à Montparnasse
- 2) le Fresnel à Boulogne
- 3) les varipoles et une partie du matos club à Beaujon
- 4) le saladier et le thermos à Thorigny.

Je ramènerai sa voiture à ma frangine dès mardi soir, dans l'Est ; congé à poser mercredi, retour en train.

Bilan financier : je m'assois sur 4 000 balles, cette leçon les valait bien. D'autres au club ont fait mieux, dans le genre. Je fais le mort tout le week-end, saturé de trois semaines de palabres au téléphone, archi-vidé : j'entendrai mon répondeur enregistrer quelques messages. Quelque chose s'est cassé, quelque part. Roue libre. Fausse couche. Tout pour rien, ou presque. Le vide. Et pourtant, no regrets at all.

Jeudi dernier, cependant, un espoir est né. En faisant savoir à Ann-Gisel que le tournage était interrompu, elle m'a répondu du tac au tac : «Pourquoi tu ne veux pas faire ce film en 35 mm, avec une équipe de professionnels ? Tu te sens prêt à le faire ? Je t'ai déjà parlé de ma boîte de production que je vais monter, et j'y crois à ton projet». Alors ? Toute cette histoire est peut-être un mal pour un bien. Ann-Gisel est accro à ce film depuis le début, ça m'épate. Je n'ai pas la force d'être enthousiaste, mais celui d'être prudent. D'autres galères m'attendent : des dossiers à monter, des gens à convaincre. Et d'ici l'été prochain, beaucoup d'eau coulera sous les ponts. Mais il faut saisir l'opportunité, et j'y crois, à mon scénar.

En tous cas, j'ai le sentiment d'avoir épuisé toutes les ressources de ce cinéma fait de bricoles et de bidouilles à deux ronds. Je suis allé jusqu'au bout du cinéma d'amateur. J'ai réussi à boucler convenablement «L'homme qui pleure» et «La simplicité des choses», mais monter un quarante-minutes sur trois week-ends avec des compétences et des disponibilités aussi limitées, c'était trop gros.

Ma saturation fait tache d'huile : toute l'énergie que je dépense depuis des années pour le club et



pour le cinéma d'amateur m'apparaît comme un malentendu, un non-sens masochiste, une cruelle injustice. Je le ferai savoir, maladroitement, par écrit, aux copains du club. Ce sera ma troisième grosse erreur que pourtant je ne regretterai pas.

En tous cas, le divorce entre le cinéma d'amateur et le cinéma auquel j'aspire doit être consommé. Tourner en amateurs, c'est avant tout se marrer ensemble entre amis, filmer sans trop d'exigences et de contraintes, juste quelques petits week-ends par an. Pour des petits projets.

Dans ce contexte, je garderai d'ailleurs le plaisir de viser dans une petite caméra super 8, un dimanche de temps en temps, pour le film d'un ami. Mais plus pour moi, du moins pour les gros projets. *«N'oublie pas qu'on est des amateurs»*. Une page est tournée. Game over. ■

(octobre 1992)

Depuis la rédaction de ce billet d'humeur, les semaines ont passé et les plaies se sont sans doute cicatrisées. Une mise au point est donc peut-être bienvenue.

Le cinéma d'amateur connaît certes ses «limites», mais les nombreux avantages qu'il offre à ses adeptes (souplesse, liberté, coût, contexte amical) devraient faire réfléchir plus d'un jeune réalisateur ambitieux. D'autre part, les associations d'authentiques amateurs produisant en équipe depuis de nombreuses années des fictions de qualité, sont trop rares pour permettre d'en ternir injustement l'image. Le Photo ciné club des PTT de Paris est de ceux-là, qui permet aussi bien aux retraités qu'à des nouveaux jeunes de réaliser facilement un film abouti. Ne jetons donc pas le bébé avec l'eau du bain.

Chacun est cependant en droit de monter un projet comme bon lui semble. Le récit ci-dessus aura au moins eu le mérite de faire connaître les difficultés, pour un cinéaste, à monter un gros projet en «amateur». Et ceci, sans recourir à l'auto-satisfaction ou au charme discret de plaisantes anecdotes. Les néophytes auront pris bonne note.

Il ne reste qu'à attendre un papier (plus optimiste cette fois ?) sur les difficultés à monter un projet... en «pro».